

Libre échange

Autor(en): **Ave.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 35

PDF erstellt am: **27.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225971>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

commentant joyeusement son succès dont elle entend profiter largement.

C'est le français qui, de beaucoup, est la langue prédominante de l'hospitalière petite pension et les propriétaires n'en connaissent point d'autre. Les différents accents des cantons romands qui s'y coudoient se trouvent parfaitement à l'aise, surtout lorsque de savoureuses histoires pétillent comme des étincelles. Notre fidèle ami *Le Conteur* revient chaque samedi rendre visite à ses lecteurs qui l'attendent avec grand plaisir.

S'il n'est guère au courant des nouvelles du jour, il n'en fait pas moins son possible pour tâcher de les distraire par quelque bonne histoire, que ceux d'entre nous qui connaissent encore notre bon vieux patois, se font un plaisir de traduire en langage moderne et parfois même de commenter.

Souvent alors, la maison retentit jusqu'aux combles de ces francs éclats de rire que suscite la gaîté du meilleur aloi, la médisance étant encore totalement inconnue dans cette heureuse maison où l'on devient rapidement de bons amis.

Malgré les divers caprices de la voûte céleste, auxquels, bien qu'exposés comme chacun, nous sommes restés quasiment indifférents, les jours se sont succédé paisibles et heureux. L'astre du jour est devenu moins matinal et de plus en plus pressé d'achever sa course. Maintes fois, il a daigné nous sourire aussi, avec tous ceux qui, sans sa bienfaisante clarté ne pourraient vivre ici bas, lui adressons-nous une pensée reconnaissante.

Déjà les premières colchiques, qui sont les précurseurs de l'automne pointillent les prés de petites taches mauves, tandis qu'à l'orée de la grande forêt la frondaïson des hêtres commence à jaunir. Le vent siffle autour de la maison et semble vouloir nous rappeler qu'il existe un très vieux dicton, lequel veut que toute bonne chose ait une fin. Trêve de rêveries, hurle-t-il de plus belle : l'heure du départ est là !

Hélas, c'est bien vrai.

Un coup d'œil vers la porte d'entrée, me rappelle à la réalité. Eh oui, mon bagage attend patiemment l'arrivée de ce même autocar qui, hier, à ce qu'il me semble, me conduisait jusqu'ici. Les bons amis que j'étais venu retrouver ont regagné leur domicile, rappelés par leurs occupations et les possibilités de leur trésorerie. Dans quelques jours, la cloche matinale appellera de nouveau les enfants à l'école...

Derrière la montagne, dont la silhouette violacée se découpe sur l'or pâle du ciel, le soleil descend doucement et telle une paillette d'argent, la première étoile brille à l'horizon. L'oiseau lance son dernier chant du soir pendant que les grillons s'en donnent à cœur joie à carillonner dans l'herbe verte d'où émergent les gracieuses corolles des marguerites et des scabieuses.

Un ronronnement de moteur : c'est le car qui en peu de temps, nous ramènera en ville. Chacun prend possession de la place que le conducteur, toujours serviable, lui a désignée. Nos hôtes nous souhaitent un cordial « bon voyage », les mains se serrent. Les enfants des propriétaires offrent aux dames de charmants bouquets qui, pendant quelque temps encore, leur rappelleront les jours heureux, passés à l'abri des soucis du ménage et loin des autres tracasseries.

La portière claque et le véhicule démarre au moment où l'on se donne rendez-vous pour l'été prochain... si rien ne vient contrecarrer les projets.

Autour des tables, derrière les petits carreaux qu'illuminent les derniers rayons du soleil, d'autres visages devisent allégrement. Posées sur la nappe à gros carreaux jaunes et blancs des coupes garnies de superbes fruits d'automne forment des tableaux exquis, dont plus d'un artiste pourrait s'inspirer.

Un hôte qui, sans doute s'est attardé dans les bois arrive en pressant le pas tout juste à temps pour nous voir partir. Le filet qu'il tient à la main regorge de champignons, parmi lesquels les chapeaux ronds et bruns des bolets retenus dans les mailles, fleurissent délicieusement la forêt. Quel régal, ce soir à la bonne petite pension dont la silhouette nous est devenue si familière.

D'instant en instant plus petite, elle reste encore en vue. Au contour de la roue, elle disparaît subitement derrière la colline dont la crête est bordée de sapins noirs. Cette fois, les vacances sont bel et bien finies, dit un vieux monsieur d'une voix où perçait sans nul doute une légère émotion.

Mais, si les beaux moments sont déjà du domaine des souvenirs, l'espoir nous reste lorsque la belle saison sera revenue, de retourner passer des jours d'autant plus heureux que nous avons regretté de quitter la petite pension de chez nous où l'on est si bien. *Fridolin.*

LIBRE ECHANGE

LES glaciers des Alpes fournissent l'eau nécessaire à la boisson, à l'irrigation et aux forces électriques. Ils font vivre des guides de montagne. Ils corrigent aussi les exagérations d'un protectionnisme national mal entendu. Je l'avais déjà vu de près jadis, sans en avoir fait la cuisante expérience de Töpffer au lac de Gers. Mais jamais autant que cette année, je n'avais vu la contrebande prendre un aussi magnifique essor. Chaque jour, dans une seule vallée alpestre, un minimum de trente contrebandiers franchissent le glacier, en tout bien, tout honneur et sans armes. On en a même compté jusqu'à cinquante-neuf en un jour. Ils descendent gentiment dans les centres où ils sont attendus et dans les dépôts disposés à l'avance.

Tout là-haut, ils quittent le glacier, prennent un moraine qui les conduit au-dessus d'une paroi de rochers où ils choisissent un couloir bon pour des alpinistes expérimentés. Ils dégringolent dans les éboulis, franchissent des torrents, et se trouvent enfin sur le plafond de la vallée.

A la rencontre, on se salue gentiment ; on échange quelques paroles courtoises. A la longue on fait connaissance, et, quelques bouts de grandson aidant, on cause de leurs petites affaires. Ils portent un colicot vide sur le dos ou une grande « sache » roulée et fixée à la ceinture. Tout cela va se remplir de café et de tabac aromatiques, de sucre nutritif. Mais on n'arien sans risques : pour rapporter la marchandise à bon port, il faut affronter les dangers et la défense de l'Etat.

Passé encore, elle n'est pas toujours très dangereuse : on a des renseignements, des jumelles et des signaleurs disposés sur les points dangereux. Le plus grave, c'est sans doute la montagne elle-même qu'on aborde sans l'outillage dont disposent les alpinistes : cordes, piolets, crampons, lanternes, cartes et boussoles. Et puis, on est de service commandé : il faut marcher à toute heure, de jour et de nuit, par tous les temps.

Car, avec un chiffre pareil de contrebandiers, sans compter les pourvoyeurs des dépôts, il me semble impossible qu'il n'y ait pas derrière ces exécutants quelque gros spéculateur qui achète la marchandise et avance les fonds.

Le métier n'est cependant pas mauvais, et une seule traversée bien réussie assurerait, paraît-il, un mois d'existence à une petite famille. Il est vrai que, dans leur sobriété, ces gens-là se contentent souvent de manger avec joie les oignons d'Egypte qui faisaient pleurer Israël. Mais cela coûte seize heures de marche, double course, et le billet de retour est toujours risqué. Pourquoi exercent-ils ce métier ? Sont-ils de mauvais citoyens ? Pas du tout : comme tant d'autres, ils répondront à l'appel du pays, s'il le faut. Mais la crise est terrible, et les gouvernements ont pris des mesures économiques qui rendent la situation impossible à beaucoup. « Vie invivable », dirait l'antique. Des denrées chères, une famille et pas de travail. Alors, ceux que les mesures paralysent se débrouillent comme ils peuvent. C'est contraire aux lois du pays... soit. Mais elles sont en opposition avec la primordiale loi de la conservation. Et cela excuse bien des choses. D'autant plus que ces hommes ont cessé depuis longtemps de vous attacher à des mélèzes, en cas de rencontre. On les a seulement priés de ne rien gâter dans les chalets dont ils sont parfois obligés de se faire un refuge dans la mauvaise saison. Ils se le sont tenus pour dit. Bien sûr que ce mé-

tier n'est pas légal. Mais quand je vois ce brave homme heureux de peiner pour nourrir sa femme et les onze enfants qui l'attendent à la maison, je n'ai pas le droit de le blâmer. Et je réponds de tout cœur à son sourire, plus franc que celui de... ..de qui vous voudrez.

Allons, messieurs des gouvernements, c'est à vous de rendre la faute inutile. Quiconque ne s'en plaindra. *Ave.*

L'ELEGANCE AU RABATS

L y a quelque temps, je me trouvais au haut de la montée du Petit-Chêne, à Lausanne, en face du fils d'un de mes bons amis. Le jeune homme, Philibert Cheveux-plats, revenait de la gare des CFF. La chaleur était accablante, aucune brise n'en tempérait l'exces. Philibert, quoique légèrement vêtu, suait à grosses gouttes.

— Eh bien ! lui dis-je, nous distillons dru. Si nous nous trouvions sous un pressoir, nous ne pourrions guère rendre davantage.

— Les montées comme celle-ci, répartit le jeune homme en regardant derrière lui, sont une maudite invention par un temps de grande chaleur. C'est même surprenant que les congestions n'y soient pas plus fréquentes. Pourquoi n'y installe-t-on pas un trottoir roulant ? La ville doit bien ça à ceux qui viennent s'entraîner chez nous à l'ascension du Mont-Rose. Pour moi, je suis tout en nage et je n'y tiens plus. Je voudrais être à Vidy et pouvoir sauter tel que je suis dans l'eau du lac !

— Mais, mon brave, comment pourrais-tu nager en tenant des gants jaunes dans la main ?

— Evidemment, dans l'eau, les gants sont inutiles ; je les laisserais sur la grève et, comme ils sont tout troués, personne ne me les déroberait.

— Et hors de l'eau, à quoi donc te servent ces gants troués ? Que, par cette chaleur, tu ne tiennes pas à t'emprisonner les mains dans un étou de peau tannée, je le comprends aisément, mais alors, pourquoi portes-tu ces gants pliés dans la main comme un objet dont tu ne saurais te séparer ? Serait-ce pour chasser les mouches, pour t'éventer au besoin, pour caresser ta fiancée ou encore pour souffleter ceux qui ne partagent pas tes opinions ?

Philibert fut tout d'abord quelque peu interloqué d'être questionné de la sorte. Cependant, après avoir jeté un coup d'œil tout autour de nous, comme pour y chercher une inspiration, il me répondit :

— Je porte des gants dans la main parce que... mes camarades en font autant. C'est une marque d'élegance, ni plus ni moins.

Là-dessus, nous nous quittâmes et moi, tout en marchant, je continuai de méditer sur les dernières paroles de Philibert Cheveux-plats. En fouillant dans mes souvenirs, il me revint à la mémoire que le signe extérieur de l'élegance varie suivant les temps. Autrefois, alors peut-être que les promenades nocturnes étaient peu sûres, les jeunes élégants se munissaient d'une canne énorme, d'au moins 3 cm. de diamètre. Leur gilet était garni de breloques, parfois de grosses bagues enserraient les doigts des mains et des faux-cols hauts de 5 cm. semblaient avoir été créés pour soutenir une tête lourde de vide. C'était de l'élegance nègre, comme maintenant nous sommes abreuvés de musique nègre. Les sentiments profonds se retrouvent toujours ! Il est fort possible que, si la tendance à une politique dictatoriale parvient à s'affirmer encore plus, notre jeunesse dorée remplace en été des gants inutiles, troués ou pas, par une cravache qui sera le dernier cri de l'élegance due à l'ambiance du jour.

Comment peut-on encore se plaindre des temps chers, quand, moyennant 2 fr. 50, il est possible de se payer un vernis d'élegance ? Pour ma part, je crois plutôt que tout, oui tout, est au rabais ! *Aimé Schabzigre.*